

NICK ALEXANDER

*Les
Fjords
de
Santorin*

ROMAN

NICK ALEXANDER

LES FJORDS DE SANTORIN

« Je me suis inventé un père quand j'avais cinq ans. Il a exercé de nombreux métiers au fil des ans : pompier, policier et neuro-chirurgien. Il a même été, pendant un court laps de temps, président de la Norvège. Mais à la maison, il demeurait toujours le Grand Sujet Tabou. »

Pour Becky, son père n'est pas seulement absent, il est un mystère, un trou béant dans son histoire, dont sa mère a toujours refusé de lui parler. Alors quand cette dernière lui propose une escapade mère-fille en Grèce, Becky saute sur l'occasion, bien décidée à mettre à profit ce voyage pour se rapprocher de la vérité.

À l'instant où Laura pose le pied à Santorin, les souvenirs affluent. Vingt-cinq ans ont passé, mais elle n'a rien oublié. Ni les rangées d'oliviers, ni les plages paradisiaques ou le lourd secret qu'elle a laissé sur l'île. Et si elle revient aujourd'hui avec sa fille, à l'aube de ses cinquante ans, c'est parce qu'il est temps d'affronter ses démons.

De douloureux secrets en révélations inattendues, un roman bouleversant sur la force de l'amour maternel et la complexité des liens humains.

Né au Royaume-Uni, **Nick Alexander** a beaucoup voyagé. Il a vécu et travaillé dans son pays natal puis aux États-Unis avant de s'installer en France où il réside actuellement. *Les Fjords de Santorin* est son quinzième roman. Il vit dans les Alpes du Sud avec son compagnon, quatre chats adorables et trois truites.

Traduit de l'anglais par Laure Valentin

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-725-4



9 782368 127254

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature
étrangère



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES FJORDS
DE SANTORIN

Édition originale parue aux États-Unis en 2019 sous le titre

You Then, Me Now, Lake Union Publishing

Publié par Amazon Crossing, Amazon Media EU Sàrl

38, avenue John F. Kennedy, L-1855 Luxembourg

Septembre 2019

Copyright © Édition originale 2019, Nick Alexander

Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2019 traduite par Laure Valentin

This edition is made possible under a license arrangement

originating with Amazon Publishing, www.apub.com

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-725-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur

Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de

notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande

attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier

issu de forêts gérées durablement.

Nick Alexander

LES FJORDS DE SANTORIN

Roman

*Traduit de l'anglais
par Laure Valentin*



PROLOGUE

Elle regarde fixement ses orteils. Jambes tendues au-dessus des eaux bleues scintillantes de la piscine, elle s'étonne de l'éclat de ses ongles, couleur citron vert. Elle ne se rappelle pas avoir opté pour cette teinte de vernis. Mais c'est joli. Le contraste avec la mosaïque de la piscine baignée de soleil est plutôt agréable. Et si, pour l'été du moins, le vert était le nouveau rose ?

Elle ferme les yeux et tourne son visage vers le ciel. Le soleil réchauffe ses paupières. Pendant un moment, le monde est rouge et tiède. Elle ne s'est jamais sentie plus détendue.

Un courant d'air effleure son corps, suivi par une bourrasque, plus vive et plus fraîche. Elle ouvre les yeux et regarde les feuilles de l'arbre qui frémissent dans la brise de l'autre côté de la piscine, alternant

fébrilement entre la lumière et l'ombre, comme des pixels sur un écran de télévision défectueux.

Le vent souffle de nouveau et elle frissonne. En se retournant pour chercher un T-shirt, elle a le temps d'apercevoir trois feuilles de papier qui s'envolent de la table derrière elle et retombent doucement à la surface de l'eau.

Sa réaction première est d'éclater de rire. La loi de Murphy, se dit-elle. Elles auraient pu se poser n'importe où, mais il a fallu que ce soit dans la piscine.

Amusée, elle se lève avec nonchalance et fait le tour du bassin jusqu'aux feuilles détrempées. Agenouillée sur le béton brûlant qui lui écorche la peau, elle se penche pour récupérer deux pages. Elle les étale sur le dallage pour les laisser sécher, mais le troisième papier s'éloigne hors de portée. Bientôt, il tournoie et s'enfonce dans un tourbillon. Elle se lève et plonge avec grâce. L'eau est plus fraîche qu'elle ne le pensait. Surprise par le froid, elle étouffe un cri.

Elle nage jusqu'au milieu de la piscine, prend une inspiration et plonge. Alertée par une vague impression de déjà-vu, elle regrette de ne pas avoir emmagasiné plus de souffle.

D'abord, la lumière du soleil ondule sur ses bras nus et elle sent encore sa chaleur dans son dos. Mais au fur et à mesure qu'elle s'enfonce sous la surface à la poursuite de la feuille insaisissable, la lumière s'estompe, l'eau passe du bleu au vert, et bientôt il fait aussi noir que dans un encrier.

Elle commence à avoir peur. Ce papier est d'une importance capitale, elle en a la certitude – même

si, étrangement, elle est incapable de se rappeler pourquoi. Mais la piscine est trop profonde, obscure et froide, et un courant inexplicable entraîne le butin par le fond.

Il y a d'autres choses aussi dans les abysses. Des choses vivantes. Elle les sent qui évoluent tout autour d'elle. Saisie d'un effroi soudain, elle lève les yeux pour apercevoir l'onde distante de la lumière, loin, très loin au-dessus de sa tête.

Elle laisse échapper une bulle d'air, la regarde changer de forme, se scinder en bulles plus petites qui remontent à la surface. Quand elle baisse de nouveau les yeux, le rectangle de papier a sombré si rapidement qu'elle ne le voit presque plus.

En proie à la panique, elle s'enfonce avec urgence, par des gestes saccadés. Mais ses poumons menacent d'éclater. Et même si ses doigts effleurent le bord du papier, même si elle essaie de toutes ses forces, même si elle donne tout ce qu'elle a, elle échoue systématiquement à s'en emparer.

Quelque chose touche sa jambe et elle entend un cliquetis. Aussitôt, l'image d'une pieuvre lui vient à l'esprit. N'a-t-elle pas regardé un documentaire sur les pieuvres ? Et n'est-ce pas précisément le bruit qu'elles émettent ?

En effet, quelque chose s'enroule autour de sa jambe, une chose qui l'effraie et qui lui arrache un cri, vidant ses poumons d'une précieuse quantité d'air. Elle essaie de regarder vers la surface, mais la lumière s'est éteinte ; et soudain, elle n'est plus certaine de la direction à suivre. Et si la surface était devenue le fond ? se demande-t-elle. Dans la vie, tout peut basculer sans crier gare, elle le sait

bien. La gauche peut devenir la droite. L'espoir, le désespoir.

Elle donne des coups de pied pour remonter vers la lumière, ou du moins elle l'espère ; mais là-bas il n'y a rien, sinon des ténèbres d'encre et d'huile. Elle se débat de toutes ses forces, essayant d'échapper à cette chose qui lui retient toujours le pied droit et qui commence, elle le sent, à l'entraîner vers le fond.

Maintenant, elle sait. Elle l'a toujours su. C'est ainsi qu'elle va mourir. C'est exactement là, maintenant et comme ça que ça se passe. Elle les entend déjà : *elle s'est noyée dans une piscine*. Cette mort lui semble tellement pathétique, presque risible.

Soudain, une voix lui parvient, déformée et filtrée par l'eau qu'elle traverse. On l'appelle :

— Maman ! Maman ! Je sais que tu es là-dedans. Maman !

Elle nage en direction de la voix sans cesser de battre des pieds afin de libérer sa jambe droite, ne serait-ce que pour signaler sa présence à la personne qui l'appelle. Au moment où elle expulse de ses poumons un dernier souffle moribond, consciente qu'elle n'a plus d'autre choix que de laisser le liquide envahir son corps, elle traverse la surface pour se retrouver trempée de sueur, la jambe enroulée dans un drap et l'esprit en déroute, bouleversée à l'idée d'avoir perdu ce fichu bout de papier.

— Maman !

La voix l'appelle de nouveau. Elle entend un *tap-tap-tap* au carreau de la fenêtre. Pendant un bref instant, elle croit reconnaître le cliquetis produit par sa pieuvre onirique. De nouveau, la peur la saisit.

Laura ouvre la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sort. Elle passe la langue sur ses dents, déglutit péniblement et fait une nouvelle tentative.

— J'arrive tout de suite, Becky, lance-t-elle d'une voix éraillée.

Puis elle répète plus fort, avec succès cette fois :

— J'arrive tout de suite ! Laisse-moi une minute.

1.

BECKY

Je me suis inventé un père quand j'avais cinq ans.

C'était un pompier et il portait un uniforme tout raide avec d'énormes boutons en laiton. Il conduisait un camion rouge étincelant, avec une échelle extensible sur le toit.

Papa a exercé de nombreux métiers au fil des ans : pompier, comme je l'ai dit, mais aussi policier et neurochirurgien. Il a même été, pendant un court laps de temps, président de la Norvège.

En fait, ça aurait dû mettre la puce à l'oreille de mes camarades, car il n'y a pas de président en Norvège. La Norvège est une monarchie. Mais bien sûr, personne ne le savait à l'école primaire de Salmestone. Je crois même que la moitié des

enseignants auraient eu du mal à situer la Norvège sur une carte.

En tout cas, si, à l'école, je n'hésitais pas à déclarer avec une certitude inébranlable et manifestement convaincante que mon père était au sommet de telle ou telle carrière professionnelle, à la maison, il demeurerait toujours le Grand Sujet Tabou.

Il était mort avant ma naissance, voilà ce que je savais. Mais j'ignorais qui il était, tout comme les circonstances de sa mort, et je me demandais bien pourquoi je n'avais pas la permission de poser des questions à son sujet.

Du reste, je n'y pensais pas très souvent. Je ne pensais pas à la réalité de cet homme qui avait existé et qui n'existait plus. C'était peut-être simplement un concept trop difficile à concevoir pour le cerveau d'une enfant.

En règle générale, j'étais heureuse avec maman, ma vie et mon père astronaute – oui, voilà autre chose... Pour tout dire, j'étais plus heureuse avec mon père fantasmé qu'un grand nombre de mes camarades ne l'étaient avec leur père bien réel.

— Est-ce que ton père te gifle ? m'a demandé une amie, un jour.

— Jamais ! ai-je répondu. Et il me rapporte toujours des chocolats quand il revient de la station spatiale.

Ma mère était réelle, c'était indéniable. Je ne pouvais pas prétendre qu'elle ne me frappait pas derrière les jambes quand je rentrais de l'école avec les genoux pleins de boue ; et je ne pouvais pas prétendre qu'elle était autre chose que la secrétaire d'un agent immobilier.

En revanche, je devais moi-même inventer ce qui se passait dans sa tête, car il y avait toujours quelque chose d'impénétrable chez maman. On avait l'impression qu'elle faisait constamment des cachotteries. Et en définitive, c'était bien le cas.

Maman était une femme nerveuse et maigre, au visage pointu. Elle avait peu de vrais amis. Avec l'âge, ses angles se sont arrondis, d'un point de vue physique comme psychologique ; mais à l'époque, elle n'était pas facile à vivre, et, même avec sa propre fille, elle gardait une certaine distance. En matière d'organisation, en revanche, c'était une véritable perle.

Cela devait être particulièrement difficile d'être une mère célibataire, pourtant je n'ai jamais manqué de rien, et ce n'est certainement pas grâce à grand-mère. Fervente catholique, elle en voulait à maman d'être tombée enceinte, tout comme elle m'en voulait d'être un rappel permanent des péchés de sa fille.

Maman pleurait souvent quand j'étais petite. D'ailleurs, dans mon tout premier souvenir, elle sanglote. Nous vivions encore dans cette studette exigüe près de la gare – je devais avoir moins de cinq ans, car lorsque j'ai commencé l'école, maman a trouvé un emploi et nous avons emménagé dans un HLM. Quoi qu'il en soit, je me suis réveillée et je me suis rendu compte que maman pleurait, alors j'ai crapahuté jusqu'au bout du lit. Dans mes souvenirs, ça faisait une trotte – j'étais peut-être plus jeune encore. J'ai passé mes bras autour d'elle, comme le faisait maman chaque fois que je pleurais, et je lui ai demandé ce qui n'allait pas.

Elle a désigné la pièce autour de nous et elle a dit :

— Oh, ce n'est rien. C'est seulement cet endroit. Il me déprime parfois, c'est tout. Mais ne t'inquiète pas, je suis un peu nouille, tu sais.

Je me rappelle l'avoir imaginée sous la forme d'une nouille avec un visage, en train de pleurer dans l'eau bouillante. Puis j'ai regardé la pièce autour de moi, un peu perplexe, en essayant de comprendre ce qui clochait. Parce qu'à mes yeux, cet appartement était parfait.

Nous avions un minifour combiné avec plaques de cuisson dans un coin – un *Baby Belling*, je crois qu'on appelait ça. Il y avait un téléviseur qui diffusait *Budgie le petit hélicoptère* et un placard rempli de vêtements et de jouets. Et puis un fauteuil en velours rouge laissé par les anciens locataires, avec des traces de brûlures de cigarettes dans lesquelles je pouvais enfoncer mes doigts, et des rideaux orange aux motifs tourbillonnants qui ressemblaient à des sucettes. Je ne comprenais pas ce que l'on pouvait désirer de plus.

Avec du recul, je suppose que ce devait être affreux. Et déprimant au possible pour ma mère d'élever seule une enfant, dans une pièce unique, dans une ville où elle ne connaissait quasiment personne.

Mais moi ? J'adorais ça. J'aimais notre logement aux allures de maison de poupée. Ça me plaisait que nous passions du temps seules toutes les deux, que nous allions à la plage. J'aimais les lumières clignotantes de la salle d'arcade et le bruit des trains qui passaient en bringuebalant au bout de

la rue. J'aimais rejoindre la ville par une promenade sur le front de mer et rire dans le vent qui soufflait parfois avec une telle vigueur que je devais m'accrocher très fort à la main de maman pour ne pas être emportée, soulevée de terre. Pour toutes ces raisons, j'avais du mal à comprendre pourquoi maman était si triste.

Une fois que j'ai commencé l'école, tout s'est progressivement amélioré pour elle, Dieu merci. Maman a travaillé – un court passage dans une agence de taxis, puis ce poste de secrétaire chez un agent immobilier, où elle est restée pendant quinze ans. Et quand j'avais dix ans, elle a rencontré Brian.

Je collais aux basques de Brian comme une sangsue. Je crois que je redoutais sincèrement qu'il s'en aille sans se retourner, mais il paraît que j'avais toujours été obsessionnelle vis-à-vis des hommes. Au supermarché, je n'arrêtais pas de m'approcher d'eux et de leur tenir la main, rien que pour voir l'effet que ça faisait. À l'âge de huit ans, j'essayais délibérément de caser maman avec les pères de mes camarades d'école, avec le type qui venait relever les compteurs et même avec le gérant de la boutique de bonbons.

— Qu'est-ce que tu penses du monsieur avec le labrador ? lui avais-je demandé, désespérée d'obtenir une ouverture, tout en essayant de recueillir plus d'informations pour affiner mes critères de recherche. Tu le trouves beau ?

Mais ma quête semblait vouée à l'échec, et très tôt, j'ai soupçonné ma mère d'être en quelque sorte abîmée. D'être tout bonnement incapable de la moindre relation.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne m'attendais pas à Brian. Généreux, drôle et chauve – la calvitie était un atout, car j'adorais froter son crâne brillant –, incroyablement détendu devant ce qui, avec du recul, n'avait absolument rien d'une relation sereine, cet homme m'apparaissait comme un don du ciel.

Il a largué maman quand j'avais dix-huit ans – encore une de ces surprises qui, en fin de compte, ne sont pas franchement surprenantes. Il m'avait toujours semblé – et sans doute Brian s'en était-il rendu compte – que maman était sur la retenue avec lui, comme si elle lui cachait quelque chose : sa joie, son sens de l'humour... son amour, surtout.

Depuis mon plus jeune âge, je savais ce que c'était que d'avoir conscience de ne pas vraiment connaître quelqu'un ; parce que moi aussi, je vivais cela. Étant donné que mon père était le seul sujet dont je n'avais pas le droit de parler, j'en avais déduit que la réserve de maman et ses blessures intérieures avaient un rapport avec lui.

La plupart du temps, quand j'essayais de lui demander d'une manière maladroite et enfantine qui était mon père ou, plus précisément, pourquoi je n'en avais pas, maman détournait mon attention en me parlant d'autre chose. À d'autres moments, elle m'en dissuadait par des paroles cinglantes, une migraine soudaine ou tout simplement le silence, comme si elle n'avait pas entendu ma question. Une seule fois – j'avais environ sept ans, il me semble – j'ai réussi à lui arracher des réponses.

J'avais fait une crise parfaitement calculée. J'avais tapé mes petits pieds par terre et exigé de savoir

pourquoi, contrairement à tous mes camarades, je n'avais pas de père. Maman s'était préparé une tasse de thé, histoire de s'accorder du temps pour réfléchir, puis elle m'avait fait asseoir dans le salon.

— C'est extrêmement difficile pour moi, m'a-t-elle expliqué avec honnêteté. Alors je ne te le raconterai qu'une seule fois. C'est bien compris ?

J'ai acquiescé. Je me souviens que je tremblais d'excitation, car jamais encore nous n'étions allées aussi loin sur ce sujet-là.

— Ton père était un homme splendide et adorable, a-t-elle dit. Il était d'une grande beauté, tout comme toi. D'ailleurs, il te ressemblait beaucoup. Et je l'aimais très fort. C'est triste, très triste, mais il a eu un accident et il est mort, juste après notre rencontre. Je croyais que mon cœur était brisé, mais tu es arrivée et tu l'as réparé. Tu comprends ? Maintenant, nous ne sommes que toutes les deux.

J'ai hoché la tête d'un air songeur.

— Mais... ai-je commencé.

— Ça te dirait qu'on aille prendre une glace à l'italienne sur le front de mer ? m'a interrompue maman.

— Mais...

J'ai voulu continuer à la questionner, résister à la tentation de cette proposition inhabituelle que j'identifiais très bien comme de la corruption pure et simple.

— Tu ne veux pas de glace ? a demandé maman. Bon, d'accord...

Je savais par expérience que le sujet était clos, comme on dit. Je savais aussi qu'à moins de me taire illico presto, j'allais voir la glace me passer sous le

nez. Alors j'ai souri et accepté, avant de courir chercher mon manteau. En l'enfilant, je me souviens de m'être regardée dans le miroir du couloir et d'avoir essayé, en vain, d'imaginer un homme qui me ressemblerait.

Si l'on devait établir une sorte de nuancier des émotions, maman aurait rarement dévié de l'état situé entre *normal* et *a mordu dans un citron*. Cela peut paraître un peu rude, mais elle avait toujours cette expression étrange sur le visage. On aurait dit qu'elle plissait constamment les paupières, comme si ce qu'elle regardait lui faisait mal à la rétine, ou comme si, peut-être, elle commençait à souffrir d'une rage de dents. Je me demande bien comment le débonnaire Brian a réussi à supporter ça pendant huit longues années.

Cela dit, j'aimais – et j'aime encore – ma mère. Comprenez-moi bien : je l'aime comme j'aime mon bras droit, ma vue ou mon cœur. Elle est au centre de mon univers et elle l'a toujours été. En tant qu'humains, nous sommes conçus pour savoir aimer les gens en dépit de leurs imperfections. C'est plutôt une bonne chose, car notre espèce semble en être abondamment pourvue. Quand on grandit avec quelqu'un, ces imperfections nous paraissent une évidence. J'avais l'impression de connaître maman mieux que moi-même. Bien sûr, il m'avait fallu du temps avant de distinguer ses petites manies et prendre conscience de son fonctionnement, mais sur un plan inconscient, disons que je la comprenais. Je me faisais d'elle une idée précise, avec toutes ses faiblesses. Voilà pourquoi ça ne m'a pas vraiment étonnée que Brian la quitte.

À lui, par contre, je lui en ai beaucoup voulu. Je lui en ai voulu, notamment, de m'avoir abandonnée. Jenny, sa nouvelle petite amie, avait toute une famille prête à l'emploi, au sein de laquelle il avait trouvé sa place. Je ne doute pas qu'en passant du jour au lendemain d'un seul enfant à cinq, Brian a soudain été débordé. Mais il a tout bonnement cessé de me téléphoner et, aujourd'hui encore, je trouve ça impardonnable. Bien sûr, à dix-huit ans, j'étais un peu sarcastique et j'avais des sautes d'humeur, mais quand même... Un cadeau à Noël, un coup de téléphone pour mon anniversaire, façon de dire *Tu ne comptes pas pour rien à mes yeux ?* J'ai vraiment du mal à voir ce qu'il lui en aurait coûté d'entretenir des relations cordiales... Mon besoin de père m'avait peut-être empêchée de voir la vérité en face. Peut-être que Brian était un gros naze depuis le début.

Bref, j'étais en colère contre lui de m'avoir larguée – du moins, c'était l'impression que j'avais du haut de mes dix-huit ans. J'étais aussi en colère contre maman qui n'avait pas su l'aimer suffisamment pour lui donner envie de rester. Mon départ à la fac m'a donné l'excuse parfaite pour couper le cordon ombilical qui me reliait à tout cet horrible gâchis.

Je vivais en colocation dans une maison à Bristol. Je faisais la fête, je fumais des joints et j'enchaînais les mecs les plus infréquentables. Rendre visite à maman me semblait la chose la moins attrayante du moment. Je l'ai donc honteusement délaissée pendant quelque temps.

Au cours de ma dernière année de fac, grand-mère est morte, et curieusement, maman en a été très affectée. On ne peut pas dire qu'elles étaient

proches. Maman m'avait très peu parlé de son enfance avec grand-mère Eiléan, et ce que j'en savais, d'après les rares histoires qu'elle m'avait racontées – les soirées passées sans manger, enfermée dans sa chambre, les brimades et les confessions arrachées sous la contrainte –, m'avait glacé le sang. Pourtant, maman semblait porter le deuil de grand-mère chaque fois que je l'appelais.

Quelques mois plus tard, c'était l'agence immobilière Right-House qui la mettait à la porte sans plus d'explications, après quinze ans de bons et loyaux services – les ordures ! Ma colère s'était alors muée en inquiétude, et j'ai pris l'habitude de rendre visite à ma mère plus souvent.

Un jour, j'ai découvert du Prozac dans sa salle de bains. Une autre fois, c'était une plaquette vide d'une marque générique de Valium que j'avais retrouvée dans sa table de chevet. Pendant quelque temps, maman a sombré dans le mutisme. Je la surprénais prostrée, le regard dans le vague, comme si son âme avait temporairement déserté son corps. Ce qui était déjà brisé en elle semblait avoir éclaté, sous l'effet du stress, en un millier d'éclats, la laissant vide et incapable de faire semblant que tout allait bien.

En dépit de l'ambiance morose qui régnait chez maman, je m'étais mise à envisager, dans mes élans d'optimisme, de revenir habiter avec elle une fois que mon cursus serait terminé.

La brise marine et les enseignes clignotantes me manquaient, je crois. Et puis, on disait que la ville connaissait un regain d'activité sous l'influence bobo. Il y avait pire comme endroit où vivre.

Et c'est ainsi que j'ai découvert l'enveloppe.

2.

LAURA

A tout point de vue, Conor a changé ma vie. Je l'ai rencontré dans une rave-party en 1994. Dit comme ça, c'est un peu ridicule, surtout pour quelqu'un d'aussi raisonnable que moi, mais c'est la vérité.

Ma mère était une catholique profondément dévote. Allez savoir pourquoi, elle avait décidé de m'infliger la même éducation sadique que celle qu'elle avait subie de la part de ses propres parents. Et à l'extérieur, mon instruction était assurée par les Ursulines de Sainte-Angela. Tout ça pour dire que je n'ai pas vécu une enfance très folichonne. D'ailleurs, j'ai mis plus longtemps que la plupart des autres jeunes à m'en libérer, car maman a continué de me traiter comme une

enfant bien au-delà de l'adolescence. Elle m'imposait des couvre-feux, elle me tannait pour savoir où je sortais et avec qui... Il m'a fallu attendre le milieu de la vingtaine pour qu'elle me lâche un peu la bride.

Mon père, un matelot de la marine marchande toujours en déplacement, nous avait abandonnées quand j'avais huit ans – pour se mettre en ménage avec une femme qu'il avait rencontrée au Danemark, comble du péché ! Du coup, je n'avais jamais pu me résoudre à déménager, car je ne voulais pas que ma mère se retrouve complètement seule. De toute façon, en habitant à Londres, je n'aurais jamais réussi à payer toute seule mes factures. Je devais avoir vingt ans quand maman, qui était infirmière, a commencé à alterner entre des gardes de huit et de douze heures, enchaînant parfois jusqu'à seize heures d'« anti-repos », comme elle disait. Ces heures d'anti-repos m'offraient des plages d'opportunités que je n'avais encore jamais connues auparavant. Si officiellement j'étais toujours chez moi, au fond de mon lit, en réalité je faisais d'énormes progrès pour me détacher de sa terrible emprise.

Comme la plupart de mes amis venaient du même milieu que moi et qu'ils avaient tous souffert de la même éducation culpabilisante à Sainte-Angela, aucun d'entre eux n'était très marrant. À une exception notable : Abby.

La première fois qu'Abby m'a parlé, elle a dit :

— Mon papa dit que tout ça, c'est que des conneries.

— Pardon ? ai-je murmuré.

Nous étions en classe d'étude biblique.

— Mon papa dit que l'eau changée en vin et tout ça, c'est aussi réel que Doctor Who, m'a-t-elle expliqué sur le ton de la confiance.

J'avais dix ans et là d'où je venais, personne n'avait jamais sous-entendu que ce genre de choses puisse être sujet à débat, et encore moins qualifié de « conneries ».

— Chut, ai-je répondu. C'est un blasphème.

Chez moi, le blasphème était sévèrement puni, souvent par des châtiments corporels.

Et pourtant, j'ai décidé sur-le-champ qu'Abby serait ma nouvelle meilleure amie.

À vingt-cinq ans, nous étions toujours les meilleures amies du monde. Et contrairement à moi, Abby avait pris son envol pour de bon.

Elle sortait avec un charmant garçon noir pré-nommé Winston Harper. Il avait des faux airs de Terence Howard, avec les mêmes beaux yeux, mais il était plus grand et plus musclé.

Le meilleur ami de Winston était un DJ du nom de Carl Fox. Cette amitié lui a ouvert les portes d'à peu près toutes les rave-parties de Grande-Bretagne. Et à la fin des années quatre-vingt, début des années quatre-vingt-dix, il y en avait beaucoup. Tous les week-ends ou presque, Abby et Winston rejoignaient un quelconque terrain boueux pour danser jusqu'au bout de la nuit.

Pendant des années, Abby avait essayé de me convaincre de les accompagner, mais comme j'étais d'un tempérament peu aventureux – c'est le moins qu'on puisse dire – et que la musique qu'écoutait Winston me faisait surtout penser à des bips d'ordinateur, j'avais résisté. J'étais

terrifiée à l'idée de ce que me ferait ma mère si elle l'apprenait.

En 1994, pourtant, le phénomène des rave-parties semblait toucher à sa fin. Les journaux étaient remplis de témoignages indignés sur ces jeunes irresponsables qui laissaient des champs entiers jonchés de canettes de bière, et le gouvernement planchait sur des lois visant à rendre illégales les fêtes « de périphérie » le long de l'autoroute M25. Je suis forcée d'admettre que cette condamnation quasiment unanime commençait à les rendre plutôt attrayantes à mes yeux. Enfin, au mois d'août, je me suis laissé persuader par Abby.

— Ce sera la teuf la plus démente qu'on ait jamais eue dans le pays, m'a-t-elle annoncé un soir. Ce sera comme le Woodstock de la dance music, tu vois le genre ! Plus tard, quand tu auras des enfants, Laura, tu seras bien obligée de leur dire que tu es restée chez toi ce jour-là et que tu en as entendu parler aux infos, merde ! Imagine la honte.

— Je ne peux pas, maman deviendrait folle...

Je commençais à débiter mes objections habituelles quand je me suis rappelé que maman était d'anti-repos ce week-end.

— Attends, elle enchaîne deux gardes samedi, ai-je dit. On pourrait être de retour à quatre heures du matin ?

Abby a décoché un coup d'œil énigmatique à Winston.

— Oh, bien sûr, a-t-il répondu. Carrément.

Nous nous sommes rendus à Northampton dans un fourgon Transit. J'étais coincée à l'arrière entre les cartons de disques de Carl, tandis qu'Abby et Winston étaient installés à l'avant. Au début, je me

suis sentie patraque – impossible de regarder le paysage – mais je n’ai pas tardé à m’endormir et tout s’est arrangé. Quand je me suis réveillée, nous nous trouvions sur un vaste champ de courses où des milliers de personnes se regroupaient déjà.

Nous avons apporté tous les cartons de disques sur l’estrade de la sono, et j’ai enfin fait la connaissance de Carl. Il avait déjà une certaine notoriété à l’époque, mais il m’a semblé très abordable et chaleureux. Au stand de bière, nous avons éclusé quelques pintes dans des gobelets en plastique. Tout le monde fumait des joints et je me rappelle avoir été choquée de constater qu’il n’y avait aucun agent de police pour les arrêter. Abby et Winston ont tous les deux essayé pour la énième fois de me faire tirer une latte, mais j’ai refusé. Je n’ai jamais fumé une seule cigarette de toute ma vie. Cette idée me paraissait absolument repoussante et, avec du recul, c’est une chance.

La musique a commencé vers vingt et une heures. Que voulez-vous que je vous dise ? Ça ne m’a pas plu. J’ai fait de mon mieux pour danser et sauter en imitant les autres. De temps en temps, un passage m’accrochait un peu plus, et on distinguait par moments une voix. Mais la plupart du temps, c’étaient surtout des bruits électroniques aléatoires. J’étais plus branchée brit pop que techno.

Vers vingt-trois heures, j’avais mal aux pieds et je m’ennuyais ferme. J’avais perdu Abby et Winston, et j’étais au bord des larmes.

Enfin, la musique s’est interrompue, tout le monde a applaudi et je les ai vus revenir avec de petites bouteilles d’eau à la main.